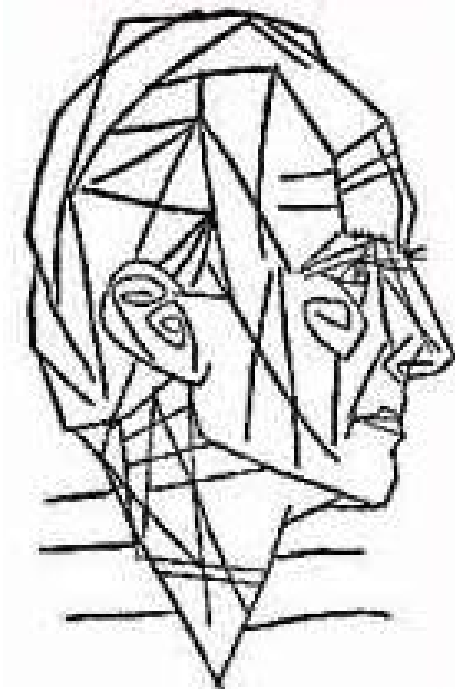


Recueil des textes
de l'atelier d'écriture
du 16 mars 2016



Eluard vu par Pablo Picasso

*La nuit n'est jamais complète,
Il y a toujours....*



Le mot de Danièle

Le thème de « la nuit » nous a inspirés :

A partir d'un incipit : « la nuit n'est jamais complète, il y a toujours... » Chacun a poursuivi de la façon qu'il le souhaitait.

Nous n'avons lu qu'ensuite le très beau poème de Paul Eluard :

*La nuit n'est jamais complète.
Il y a toujours puisque je le dis
Puisque je l'affirme
Au bout du chagrin
Une fenêtre ouverte
Une fenêtre éclairée.
Il y a toujours un rêve qui veille
Désir à combler ou à satisfaire
Un cœur généreux
Une main tendue
Une main ouverte
Des yeux attentifs
Une vie, la vie à se partager.*

Toujours sur le thème de la nuit, nous avons lu une chanson de Grand Corps Malade, et un poème de Jacques Prévert, et emporté pour un autre moment de lecture une nouvelle de Dino Buzzati « Douce nuit ».

*La question était : « mais dans le fond qu'est-ce qu'une nuit ?... »
Au plaisir de retrouver trace de notre imaginaire.*

Danièle Tournié



Nuit dans le Hoggar



La nuit n'est jamais complète, dans le désert du Hoggar.



Allongée dans mon sac de couchage, la nuit est tiède. J'écoute ce silence absolu qui me transporte. Un bleu nuit enveloppe le ciel qui s'enfonce vers l'infini, intense et muet. Des larmes glissent doucement sur mes joues et chatouillent le lobe de mes oreilles. Je suis éblouie.

Le scintillement des étoiles et le minuscule quartier de lune naissant éclairent à peine ce paysage de roches et pitons gréseux, de sillons de dunes laiteuses et de bouquets de tiges sèches.

Puis, par ci, par là, quelques ombres furtives, de Touaregs qui, dans des mouvements lents, se préparent à la première prière et, de chameaux entravés qui hument la fin de la nuit.



Soudain de petites flammes forment un halo de lumière, attrapant au passage, les ailes des insectes qui ont osé s'aventurer jusque-là. Des mains, telles des balanciers inimitables, préparent le thé dans un cliquetis de métal. Des palabres monocordes racontent, sans doute, des histoires futiles ou sérieuses mais infinies.

Vers l'est, au-dessus des rochers, une lueur pointe. Je me retourne et m'endors quelques instants, heureuse.

Catherine



LES NUITS DU SOLDAT



Dès que le jour se levait il allait dans son atelier peindre la nuit. Sa nuit.



Au centre de la toile les tons se heurtaient dans des combats vibrants qui s'estompaient mollement dans les coulures verdâtres d'un pinceau mal rincé. Quelquefois un oiseau souriant chatouillait le front d'un soldat couché. Parfois des formes voluptueuses crémeuses et dansantes se lovaient entre deux poignards, entre deux canons. Quand, le bras tendu, il cherchait où poser sa brosse ébouriffée de cobalt ou de carmin pour poser une pointe de rage il savait que c'était la touche finale de l'embuscade.

Alors il regardait la toile, se raclait la gorge comme pour se débarrasser des cris qu'il avait devinés, se massait le crâne et les tempes comme pour effacer le poids d'un casque, resserrait la ceinture de son peignoir comme pour se présenter devant un gradé, puis mettait ses pinceaux à tremper dans un pot plein d'essence et quittait l'atelier pour rejoindre sa compagne qui l'attendait pour le café.

Véronique Clément





L'autre côté du miroir

La nuit n'est jamais complète, il y a toujours... des images de la journée qui vous poursuivent, des paroles qui résonnent, des musiques qui vous obsèdent, dans une ronde d'abord rapide, puis douce, qui vous entraîne au loin. Alors, les images dansent et les musiques se mêlent dans un tourbillon à la fois cocasse et effrayant. L'esprit vagabonde et se met à l'unisson des forces nocturnes qui se libèrent et nous enveloppent : la lune qui sourit, les étoiles qui scintillent, le loup qui rôde, l'eau qui court, la terre qui respire.



Michel

L'hôtel de la gare



La nuit n'est jamais complète,
Il y a toujours une lueur derrière les rideaux.
C'est l'enseigne rouge et or de l'hôtel qui clignote.
Du lit, il surveille la lumière et compte les secondes : deux de clarté, deux d'ombre.
Deux secondes d'éveil, deux de sommeil.
Deux de rouge, deux de noir.
Deux de joie, deux de peine...
Pour passer le temps, il joue dans sa tête au jeu des mariages ; la nuit est longue, rien ne l'oblige à dormir.
Il peut compter, jouer, suivre la lumière qui apparaît et disparaît.
Les paupières fermées, il distingue encore la lueur intermittente, alors il se blottit sous les draps et tente de lui échapper.
Rien à faire, elle est toujours là, et le surprend caché derrière ses mains.
Enfin il s'abandonne et se laisse porter vers le haut puis glisser vers le bas.
L'onde l'emmène avec elle.
Soudain des pas résonnent sur le trottoir, c'est l'aube de ceux qui partent vers un emploi lointain.
Il ne dormira plus.

Martine



Mais dans le fond, qu'est-ce qu'une nuit Avec des paroles empruntées à Grand Corps Malade

La longue nuit du prince

Le **silence** a englouti la forêt et les **lumières** de la fête. Son **royaume** a disparu. Il est plongé dans le crépuscule de cette demi-mort.

Peu à peu, la vie sauvage a repris ses droits et les ronces ont envahi le **château**.

Son sommeil dure toujours, et s'étire sans rêves. Son **souffle** est lent, à peine audible.

Il **respire** doucement dans l'**obscurité**, attentif au moindre **souffle**.

Mais plus **personne** n'est venu se pencher sur sa couche depuis si longtemps.

Tous l'ont oublié, ou sont partis rejoindre les leurs dans un monde inconnu. Il attend.

Son **cerveau** engourdi oscille entre **lucidité** et **panique** : viendra-t-on le chercher et la prophétie de sa marraine s'avèrera-t-elle être la **vérité** ou l'**influence** de la méchante sorcière prendra-t-elle le dessus ?

Quand viendra-t-on détacher les liens invisibles qui l'enchaînent à la nuit et qui viendra dénouer l'**ambiguïté** de son sommeil éternel ?

La princesse, peut-être...

Martine





Mais qu'est-ce donc qu'une nuit au poste de police de la rue des Gâtines !



Tu vois, deux policiers armés jusqu'aux dents qui veillent à l'entrée, dans une semi obscurité, tandis que tout près de là, une femme en errance, blottie dans l'ombre de la nuit, jette son désespoir à la figure des quelques passants pressés de rentrer bien au chaud.

Tu vois, à l'intérieur, dans une lumière mi teinte, blafarde et froide, des personnes ivres, furieuses, fissurées, éteintes ou parfois silencieuses. Elles attendent leur tour, non sans mal, assises sur des bancs.



Tu vois, c'est le quartier, il y a là, des bobos « au-dessus de tout soupçon » et des petits délinquants qui se croisent et ne se rencontrent jamais. Les prostituées, c'est plus bas, à Belleville.

Tu sens des odeurs de commissariat dans cette nuit qui transpire de vies humaines, d'odeur de la peur, d'haleines surchargées d'alcool, de vêtements douteux et de cigarettes refroidies.

Tu entends, vers la fin de la nuit, une brigade qui revient, triomphante, dans un crissement de pneus et de gyrophares. Ils ont réussi une perquisition dans les immeubles du 140 rue de Ménilmontant, notre Mollenbeck. Ils ramènent avec fracas, 2 jeunes hommes cagoulés et menottés puis disparaissent rapidement avec eux, dans un couloir. Silence, plus personne ne bouge !



Et puis, derrière le comptoir, un peu trop haut, des fonctionnaires de la nuit écoutent inlassablement les plaintes. Ils essaient de rechercher un semblant de vérité à toutes ces embrouilles et violences de la nuit. Ils parviennent parfois à consoler ces êtres en prise à des paniques plus fortes dit-on, lors des nuits de pleine lune.

Catherine



TEXTES SUR LA NUIT



La Nuit

Extrait de l'album Enfant De La Ville (2008)



Voici une note pour la nuit, les nuits, les miennes les tiennes
Je ne sais pas comment tu les vis moi mes nuits m'appartiennent
Je les regarde je les visite c'est mon royaume mon château
Je les aime et c'est tant mieux parce que j'aime pas me coucher tôt
J'te parle pas des nuits parisiennes, des lumières et des décibels
J' préfère celles du silence et d' la pénombre qui est si belle
J'te parle pas des nuits en boîte, celles des branleurs et celles des poufs

Je préfère les trottoirs vides quand la ville reprend son souffle
Comment exprimer ce que la nuit m'inspire
Ce qu'elle nous suggère et ce qu'elle respire
Ce moment d'obscurité qui met en lumière nos fissures
L'ambiguïté en manteau noir, la nuit fait peur, la nuit rassure
En tout cas c' qui est sûr c'est qu'elle influence nos cerveaux
Prends pas de grandes décisions la nuit tu sais jamais ce que ça vaut
Pourtant elle peut être parfois un moment d'extrême lucidité
Et c'est souvent la nuit qu' tu crois détenir la vérité
Chaque nuit la suspicion fête son anniversaire
Et quand tu croises un mec dans la rue il te matte comme un adversaire
Y'a des regards méfiants, menaçants ou pleins de panique
En tout cas c' qui est bien la nuit c'est qu'y a personne sur le périphérique





DOUCE NUIT de Dino BUZZATI

Elle eut dans son sommeil, un faible gémissement.

À la tête de l'autre lit, assis sur le divan, il lisait à la lumière concentrée d'une petite lampe. Il leva les yeux. Elle eut un léger frémissement, secoua la tête comme pour se libérer de quelque chose, ouvrit les paupières et fixa l'homme avec une expression de stupeur, comme si elle le voyait pour la première fois. Et puis elle eut un léger sourire.

- Qu'y a-t-il, chérie ?

- Rien, je ne sais pas pourquoi mais je ressens une espèce d'angoisse, d'inquiétude...

- Tu es un peu fatiguée du voyage, chaque fois c'est la même chose et puis tu as un peu de fièvre, ne t'inquiète pas, demain ce sera passé.

Elle se tut pendant quelques secondes, en le fixant toujours, les yeux grands ouverts. Pour eux, qui venaient de la ville, le silence de la vieille maison de campagne était vraiment exagéré. Un tel bloc hermétique de silence qu'il semblait qu'une attente y fût cachée, comme si les murs, les poutres, les meubles, tout, retenaient leur respiration.

Et puis elle dit, paisible :

- Carlo, qu'y a-t-il dans le jardin ?

- Dans le jardin ?

- Carlo, je t'en prie, puisque tu es encore debout, est-ce que tu ne voudrais pas jeter un coup d'œil dehors, j'ai comme la sensation que...

- Qu'il y a quelqu'un ? Quelle idée. Qui veux-tu qu'il y ait dans le jardin en ce moment ? Les voleurs ? Et il rit. Ils ont mieux à faire les voleurs que de venir rôder autour de vieilles bicoques comme celle-ci.

- Oh ! je t'en prie, Carlo, va jeter un coup d'œil.

Il se leva, ouvrit la fenêtre et les volets, regarda dehors, resta stupéfait. Il y avait eu de l'orage l'après-midi et maintenant dans une atmosphère d'une incroyable pureté, la lune sur son déclin éclairait de façon extraordinaire le jardin, immobile, désert et silencieux parce que les grillons et les grenouilles faisaient justement partie du silence.

C'était un jardin très simple : une pelouse bien plane avec une petite allée aux cailloux blancs qui formait un cercle et rayonnait dans différentes directions : sur les côtés seulement il y avait une bordure de fleurs. Mais c'était quand même le jardin de son enfance, un morceau douloureux de sa vie, un symbole de la félicité perdue, et toujours, dans les nuits de lune, il semblait lui parler avec des allusions passionnées et indéchiffrables.

Au levant, à contre-jour et sombre par conséquent, se dressait une barrière de grands charmes taillée en arches, au sud une haie basse de buis, au nord l'escalier qui menait au potager, au couchant la maison. Tout reposait de cette façon inspirée et merveilleuse avec laquelle la nature dort sous la lune et que personne n'est jamais parvenu à expliquer. Cependant, comme toujours, le spectacle de cette beauté expressive qu'on peut contempler bien sûr, mais qu'on ne pourra jamais faire sienne, lui inspirait un découragement profond.

- Carlo appela Maria de son lit, inquiète, en voyant qu'il restait immobile à regarder. Qui est là ?



Il referma la fenêtre, laissa les volets ouverts et il se retourna :

- Personne, ma chérie. Il y a une lune formidable. Je n'ai jamais vu une semblable paix.

Il reprit son livre et retourna s'asseoir sur le divan.

Il était onze heures dix.

À ce moment précis, à l'extrémité sud-est du jardin, dans l'ombre projetée par les charmes, le couvercle d'une trappe dissimulée dans l'herbe commença à se soulever doucement, par à-coups, se déplaçant de côté et libérant l'ouverture d'une étroite galerie qui se perdait sous terre. D'un bond un être trapu et noirâtre en déboucha, et se mit à courir frénétiquement en zigzag.

Suspendu à une tige un bébé sauterelle reposait, heureux, son tendre abdomen vert palpitait gracieusement au rythme de sa respiration. Les crochets de l'araignée noire se plongèrent avec rage dans le thorax, et le déchirèrent. Le petit corps se contorsionna, détendant ses longues pattes postérieures une seule fois. Déjà les horribles crocs avaient arraché la tête et maintenant ils fouillaient dans le ventre. Des morsures jaillit le suc abdominal que l'assassin se mit à lécher avidement.

Tout à la volupté démoniaque de son repas, il n'aperçut pas à temps une gigantesque silhouette sombre qui s'approchait de lui par-derrière. Serrant encore sa victime entre ses pattes, l'araignée noire disparut à jamais entre les mâchoires du crapaud.

Mais tout, dans le jardin, était poésie et calme divin.

Une seringue empoisonnée s'enfonça dans la pulpe tendre d'un escargot qui s'acheminait vers le jardin potager. Il réussit à parcourir encore deux centimètres avec la tête qui lui tournait, et puis il s'aperçut que son pied ne lui obéissait plus et il comprit qu'il était perdu. Bien que sa conscience fût obscurcie, il sentit les mandibules de la larve assaillante qui déchiquetaient furieusement des morceaux de sa chair, creusant d'affreuses cavernes dans son beau corps gras et élastique dont il était si fier.

Dans la dernière palpitation de son ignominieuse agonie il eut encore le temps de remarquer, avec une lueur de réconfort, que la larve maudite avait été harponnée par une araignée-loup et lacérée en un éclair.

Un peu plus loin, tendre idylle. Avec sa lanterne, allumée par intermittence au maximum, une luciole tournait autour de la lumière fixe d'une appétissante petite femelle, languissamment étendue sur une feuille. Oui ou non ? Oui ou non ? Il s'approcha d'elle, tenta une caresse, elle le laissa faire. L'orgasme de l'amour lui fit oublier à quel point un pré pouvait être infernal une nuit de lune. Au moment où il embrassait sa compagne, un scarabée doré d'un seul coup l'éventra irrévocablement, le fendant de bout en bout. Son petit fanal continuait à palpiter implorant, oui ou non ? que son assaillant l'avait déjà à moitié englouti.

À ce moment-là il y eut un tumulte sauvage à un demi-mètre de distance à peine. Mais tout se régla en quelques secondes. Quelque chose d'énorme et de doux tomba comme la foudre d'en haut. Le crapaud sentit un souffle fatal dans son dos, il chercha à se retourner. Mais il se balançait déjà dans les airs entre les serres d'un vieux hibou.

En regardant on ne voyait rien. Tout dans le jardin était poésie et divine tranquillité.

La kermesse de la mort avait commencé au crépuscule. Maintenant elle était au paroxysme de sa frénésie. Et elle continuerait jusqu'à l'aube. Partout ce n'était que massacre, supplice, tuerie. Des scalpels défonçaient des crânes, des crochets brisaient des jambes, fouillaient dans les viscères, des tenailles soulevaient les écailles, des poinçons s'enfonçaient, des dents triturèrent, des aiguilles inoculaient des poisons et des anesthésiques, des filets emprisonnaient, des sucs érosifs liquéfiaient des esclaves encore vivants.

Depuis les minuscules habitants des mousses : les rotifères, les tardigrades, les amibes, les tecamibes, jusqu'aux larves, aux araignées, aux scarabées, aux mille-pattes, oui, oui, jusqu'aux orvets, aux scorpions, aux crapauds, aux taupes, aux hiboux, l'armée sans fin des assassins de grand chemin se déchaînait dans le carnage, tuant, torturant, déchirant, éventrant, dévorant. Comme si, dans une grande ville, chaque nuit, des dizaines de milliers de



malandrins assoiffés de sang et armés jusqu'aux dents sortaient de leur tanière, pénétraient dans les maisons et égorgeaient les gens pendant leur sommeil.

Là-bas dans le fond, le Caruso des grillons vient de se taire à l'improviste, gobé méchamment par une taupe. Près de la haie la petite lampe de la luciole broyée par la dent d'un scarabée s'éteint. Le chant de la rainette étouffée par une couleuvre devient un sanglot. Et le petit papillon ne revient plus battre contre les vitres de la fenêtre éclairée : les ailes douloureusement froissées il se contorsionne dans l'estomac d'une chauve-souris.

Terreur, angoisse, déchirement, agonie, mort pour mille et mille autres créatures de Dieu, voilà ce qu'est le sommeil nocturne d'un jardin de trente mètres sur vingt. Et c'est la même chose dans la campagne environnante, et c'est toujours la même chose au-delà des montagnes environnantes aux reflets vitreux sous la lune, pâles et mystérieuses. Et dans le monde entier c'est la même chose, partout, à peine descend la nuit : extermination, anéantissement et carnage. Et quand la nuit se dissipe et que le soleil apparaît, un autre carnage commence avec d'autres assassins de grand chemin, mais une égale férocité. Il en a toujours été ainsi depuis l'origine des temps et il en sera de même pendant des siècles, jusqu'à la fin du monde.

Marie s'agite dans son lit, avec des petits grognements incompréhensibles. Et puis, de nouveau elle écarquille les yeux, épouvantée.

- Carlo, si tu savais quel horrible cauchemar je viens de faire. J'ai rêvé que là-dehors, dans le jardin, on était en train d'assassiner quelqu'un.

- Allons, tranquillise-toi un peu, ma chérie, je vais venir me coucher moi aussi.

- Carlo, ne te moque pas de moi, mais j'ai encore cette étrange sensation, je ne sais pas, moi, c'est comme si dehors dans le jardin il se passait quelque chose.

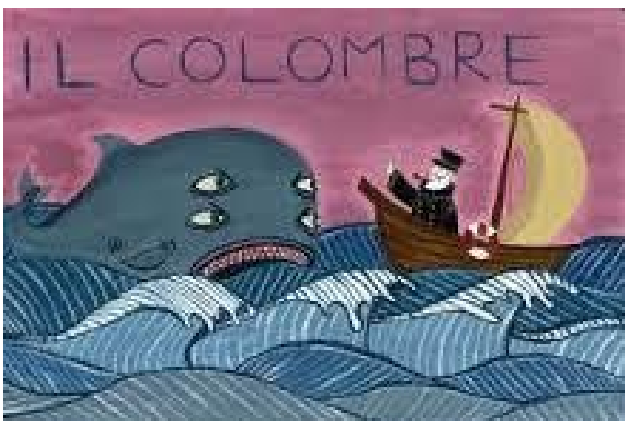
- Qu'est-ce que tu vas penser là...

- Ne me dis pas non, Carlo, je t'en prie. Je voudrais tant que tu jettes un coup d'œil dehors.

Il secoue la tête et sourit. Il se lève, ouvre la fenêtre et regarde.

Le monde repose dans une immense quiétude, inondé par la lumière de la lune. Encore cette sensation d'enchantement, encore cette mystérieuse langueur.

- Dors tranquille, mon amour, il n'y a pas âme qui vive dehors, je n'ai jamais vu une telle paix.



BUZZATI Dino, «Douce nuit», dans «Le K.»

Oeuvres II, Robert Laffont, Bouquins.

Traduction: Jacqueline Remillet